

rompre ses vœux de chevalier de Malte ; la seconde, pour être autorisé à épouser cette même Diane, sa belle-sœur, il l'eût importuné une troisième fois. Mais, rapporte-t-on, le saint Père disait que la famille d'Urfé n'aurait pas eu trop d'un pape pour elle seule, tant elle lui donnait d'occupation (1).

Honoré publia, après son divorce, la pastorale du *Sireine* ; elle fut souvent réimprimée.

Enfin, de 1610 à 1623, parut, en volumes détachés, ce miraculeux roman d'*Astrée*, qui a rendu typiques les noms de *Céladon* et de *Lignon* ; c'est là ce qu'il en reste de plus réel. « La lecture des narrations historiques estoit une chose friande, attrayante, deliciense, et pour son extrême douceur, naturellement aimée de ceux qui ont inclination à lire, jusques aux enfants, lesquels on voyait aussi aspres à devorer les romans qu'à sucer des dragées » Voilà ce que dit Pierre Camus, dans sa *pieuse Julie*.

On écrivait alors de ces énormes romans où les paysages s'étendaient à perte de vue, ayant sur le fond du tableau des bergers musqués et des bergères adonisées. Rien de fade comme cette pauvre nature gourmée et grimaçante ; rien d'exagéré, de niais et d'insipide comme ces grands sentiments qui jouaient sur des mots, et où le cœur n'avait nulle part. Quand on prend ces pages autrefois dévorées par de jolis yeux, et sur lesquelles se pâmèrent tant de hautes et nobles dames, tant d'aimables et spirituelles châtelaines, puis ensuite que le dégoût et la fadeur montent sur les lèvres, que l'on se voit forcé de laisser là tout le roman, après en avoir effleuré quelque chose, en vérité, l'on ne peut s'empêcher de croire à un rêve ; l'on se demande quel changement s'est donc opéré dans les esprits et dans les mœurs ; quel goût littéraire régnait donc alors, et quel goût l'a détrôné, puisqu'il y a une si grande différence entre les aïeux et les arrières petits-fils. J'avoue, quant à moi, que je professerais la plus profonde

(1) *Les d'Urfé*, pag. 149.